



HÉLÈNE

PLESSIS-VIEILLARD

PHOTOGRAPHE (1892-1987)

HÉLÈNE PLESSIS-VIEILLARD (1892-1987)

Texte de la mosaïque d'images (<http://decouverte.inventaire.poitou-charentes.fr/helene-plessis-vieillard>)

Pendant plus de soixante-dix ans, Hélène Plessis-Vieillard a capté la lumière, les lignes et l'atmosphère du monde qui l'entourait.

Ses portraits, ses mises en lumière de la nature et de scènes de la vie locale - qui croisent parfois l'histoire -, ses vues de monuments sont autant de traces de cette « vie simple » qu'elle voulait rendre visible. En plus de leur valeur artistique, les milliers de clichés réalisés par cette photographe passionnée, témoin d'un monde en pleine mutation, ont ainsi un grand intérêt ethnographique et parfois historique.

En 1986, Hélène Plessis-Vieillard a légué à l'inventaire général (des monuments et des richesses artistiques de la France) plus de mille négatifs, plaques de verre ou films. Parmi les 741 plaques de verre, une centaine concerne la région Poitou-Charentes.

Nous vous invitons à découvrir quelques-unes des photographies de cette collection exceptionnelle...

Une photographe...

« Hélène Plessis-Vieillard est née le 1^{er} juillet 1892 au Blanc (Indre) au foyer de Joseph Plessis et Mélanie Vieillard, alors propriétaires de l'hôtel de la Promenade, âgés respectivement de 31 et 29 ans. Dès l'année suivante, la famille - qui comptait en outre un garçon, André, né en 1889 - se transportait à Poitiers, où Joseph Plessis venait d'acquérir sur la place d'Armes le café de la Paix, l'un des établissements les plus vastes et les mieux achalandés de la ville. La Paix, à la belle époque, était un endroit élégant où l'on venait volontiers bavarder dans la journée et souper après les spectacles, le théâtre municipal se trouvant tout à côté. On pouvait aussi bien y rencontrer des artistes, comme Brunet, parlant peinture, ou le Père de La Croix exposant l'intérêt de ses dernières trouvailles archéologiques, qu'y entendre, tard dans la nuit, une soprano du théâtre de la Monnaie improvisant un récital d'airs de Massenet ou de Puccini. La petite Hélène n'était certes pas toujours présente pour goûter ces délicieux moments, mais il en était question à la table familiale et Mme Plessis, fort sensible à toutes les manifestations de l'art, en profitait pour développer chez sa fille « le goût des belles choses », comme l'on disait alors. »

... témoin de son temps

« Hélène Plessis-Vieillard avait environ quatorze ou quinze ans lorsqu'elle découvrit la photographie chez un voisin, M. BEAU, propriétaire de l'hôtel du Plat d'étain, qui pratiquait en amateur le portrait. La jeune fille était littéralement fascinée lorsqu'elle le voyait manipuler ses plaques et ses cuves, et elle brûlait d'envie d'en faire autant. Un beau samedi, alors qu'elle attendait sa voiture pour retourner chez elle, après être venue, comme chaque semaine, déjeuner chez ses enfants, sa grand-mère paternelle aperçut le dit voisin avec son équipement et se plaignit que parmi ses cinq petits enfants, pas un ne sache faire de la photographie. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, sa petite fille lui révélait son secret et ardent désir de pratiquer cet art, et toutes deux se retrouvaient dans le magasin Raymond, rue Magenta, pour y acheter un Kodak Brownie à 6,50 francs. Celui-ci n'eut guère le temps de servir car, le lendemain, à la sortie de la messe, Joseph Plessis offrait à sa fille un Kodak 6 x 9 à viseur ainsi que tout le matériel nécessaire au développement. Hélène Plessis-Vieillard se souvient de la scène comme si elle datait d'hier : Madame Raymond lui vendit pour 1,50 francs de révélateur, de l'hyposulfite à 10 centimes le litre, du papier au citrate à 12 sous le paquet, du bain, et le tout fut soigneusement rangé dans une boîte à chaussures. »

.. avec des scènes de la vie locale...

« Que peut bien photographier une jeune fille de quinze à vingt ans dans les années précédant la guerre de 1914-1918 lorsqu'elle habite Poitiers ? D'abord, suivant les traces de son voisin, elle s'exerce au portrait et fait poser ses parents, son frère, le personnel de la Paix, se risque même – avec beaucoup de bonheur – à l'auto-portrait. Elle fixe également sur ses plaques son paysage quotidien : la terrasse du café, l'hôtel de ville tel qu'elle le voit des fenêtres de l'appartement familial. Surtout, pendant ses séjours dans les propriétés de ses parents – Les Grands-Ormeaux à Mignaloux-Beauvoir ou les Brousses à Lhonnaizé –, elle accumule des souvenirs de ces jours heureux où l'on prenait le temps de vivre. De cette époque nous sont – miraculeusement, nous y reviendrons – parvenues des scènes de repas, de jeux de croquet, de promenades, de chasse, évoquant avec fidélité et intensité ces heures douces passées à la campagne en compagnie de cousins, d'amis, de voisins, dans la chaude quiétude de l'été, et, en outre, admirablement composés. Car la débutante a du talent. Sans l'avoir appris de personne, elle découvre par elle-même les vertus du premier plan, de la profondeur de champ, de l'instantané. »

... qui croisent parfois l'histoire...

« Parfois pour rendre service, bien souvent pour sa seule satisfaction – elle réalisa nombre de petits reportages sur la vie locale qui nous valent de précieuses séries de clichés sur le transfert de la chapelle du collège de la Grand'Maison à La Chauvinerie, le quartier de la gare après les bombardements de juin 1944, la visite du général de Gaulle, les fêtes en l'honneur du père Grignon de Montfort ou de sainte Radegonde, le mariage de quelque intime. »

... des monuments à Poitiers et dans la région.

« Au début des années 20. Les affaires paternelles périclitant, il lui fallut envisager l'exercice d'une profession. Pour elle, point de dilemme : elle serait photographe, n'en déplaise à sa mère. Des amis lui suggérèrent d'entrer en contact avec Mme Desointre, la fille du photographe Jules Robuchon, qui gérait alors les fonds de clichés de son père et pratiquait elle-même la prise de vues. Non seulement celle-ci lui prodigua des conseils – lui faisant par exemple acquérir le Compur-Berthiot 10 x 15 qui, avec un Lacour-Berthiot 13 x 18, lui servira tout le reste de sa carrière – mais elle l'invita à la seconder dans son travail. Ainsi Hélène Plessis-Vieillard fera-t-elle ses premiers pas dans le métier au moment même où son père devait se résoudre à vendre la Paix (1921), peu de temps avant de décéder (1924).

Tantôt en compagnie de Mme Desointre, tantôt seule, elle passa des journées entières à capter avec application les formes et l'atmosphère des édifices religieux ou civils de Poitiers, et ce, avec un talent qui ne tarda pas à attirer l'attention des érudits locaux, celle d'Emile Ginot, conservateur de la bibliothèque municipale, tout comme celle de Jean Tourneur-Aumont, professeur à la faculté des lettres. Mme Desointre cessant son activité, son auxiliaire, devenue entre temps son amie, hérita en quelque sorte de sa clientèle. Bientôt arrivèrent des commandes de ce qui s'appelait encore l'administration des beaux-arts : Hélène Plessis-Vieillard exécuta alors de superbes vues tant de la salle des pas perdus du palais des ducs à la demande de Jules Négrier, architecte des monuments historiques, que du sanctuaire de Sanxay, à l'invitation de Jules Formigé, architecte en chef des monuments historiques. Par ailleurs, elle se verra confier après la guerre par M. Marc Sandoz et ses successeurs maintes séries de prises de vues dans les collections du musée municipal. »

Une collection exceptionnelle

« Avec l'âge, l'activité de l'artiste se ralentit quelque peu, certes ; mais il fallut un stupide accident, en 1978, pour qu'elle cessât vraiment. De retour chez elle après quatre mois d'hôpital, Hélène Plessis-Vieillard s'habitua à vivre seule, au milieu des souvenirs qu'elle ne pouvait plus guère partager avec grand nombre. Le moment vint même où elle songea à se débarrasser de toutes les plaques qui encombraient son appartement : elle s'arma un jour d'un marteau pour en commencer la destruction, mais ne put, Dieu merci, mettre son projet à exécution. Le hasard lui fit rencontrer un jeune photographe, Éric Dessert, avec qui elle prit plaisir à reparler métier. Lui la convainquit peu à peu de l'intérêt de tous ces clichés qu'elle avait amassés pendant plus de soixante-dix ans et de la nécessité de les déposer en un lieu où ils seraient conservés. C'est à cet heureux concours de circonstances que nous devons d'avoir recueilli à la Conservation régionale de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France plus d'un millier de négatifs, plaques ou films, qui sont venus rejoindre dans nos collections les fonds Joseph Salvini et François Eygun. »

Hommages

Une exposition à la Direction des affaires culturelles de Poitou-Charentes et un livre Hélène Plessis-Vieillard, photographies 1906-1960, ont rendu hommage à son œuvre.

Au cours de l'inauguration de l'exposition, le 10 octobre 1986, elle a reçu la distinction de chevalier des Arts et des Lettres.

L'ouvrage : *Hélène Plessis-Vieillard : photographies, 1906-1960*

Édition et diffusion C.P.P.C. (Connaissance et Promotion du Patrimoine en Poitou-Charentes - Tél. : 05 49 58 19 79 - Courriel : cpppc@wanadoo.fr), 1986. 15,25 â. -. 64 pages, 28 illustrations.

Ouvrage réalisé par le Service régional de l'inventaire de Poitou-Charentes. Auteur : Yves-Jean Riou.

Hélène Plessis-Vieillard s'est éteinte le 24 décembre 1987. Elle est enterrée au cimetière de la Pierre-Levée à Poitiers.

Texte intégral de la préface de l'ouvrage

Hélène Plessis-Vieillard, photographies 1906-1960

Connaissance et promotion du patrimoine de Poitou-Charentes, 1986.
par Yves-Jean RIOU, conservateur régional de l'Inventaire général.

CE DON ÉTRANGE...

Un historien proposait récemment de répartir la production photographique en trois catégories – la photographie créatrice, la photographie purement commerciale et la photographie d'amateur – dont il donnait les définitions que voici : « La photographie créatrice englobe tous ceux qui, plus ou moins consciemment – ce « plus ou moins » ouvre déjà la voie à bien des incertitudes – et sans forcément réclamer le statut d'artiste, ont exploré la technique pour y puiser des possibilités d'expression nouvelles... La photographie à but essentiellement lucratif est, elle, organisée en principe commune une industrie de production en série... Au départ, elle peut ne pas être dépourvue de prétentions artistiques..., mais ces prétentions sont codifiées une fois pour toutes et appliquées indifféremment à la production de chaque image. Enfin, il y a la photographie d'amateur, à usage privé, réalisée par ceux que l'on pourrait appeler dans le meilleur des cas « les photographes du dimanche » ; parfois le passe-temps peut devenir une passion, et s'ils sont doués, ces amateurs sortent de l'amateurisme : c'est le cas de Cameron, de Charles Hugo, de Lartigue¹ ». Au regard de ces critères, qui nous paraissent parfaitement recevables, il n'est pas aisé de classer l'œuvre d'une Hélène Plessis-Vieillard qui, en fait, nous semble relever assurément de la première catégorie – puisque, autodidacte, elle a durant toute sa carrière expérimenté sans cesse matériels et techniques afin d'approcher, grâce à eux, les résultats esthétiques qu'elle s'efforçait d'atteindre –, mais aussi un peu de la seconde – lorsque, par nécessité, mais sans jamais oublier les exigences artistiques qu'elle s'était dictées à elle-même, elle a produit ces séries de cartes postales sur Sanxay ou Saint-Hilaire-le-Grand que tous les vieux Poitevins connaissent bien. C'est toutefois de la troisième famille que je la verrais sans doute la plus proche : comme pour Lartigue, son cadet de quatre ans, l'appareil photo, d'abord jeu d'enfant, est devenu peu à peu pour elle un compagnon indispensable, puis un outil de professionnel. Qu'on en juge par ce bref survol de son activité.

Hélène Plessis-Vieillard est née le 1^{er} juillet 1892 au Blanc (Indre) au foyer de Joseph Plessis et Mélanie Vieillard, alors propriétaires de l'hôtel de la Promenade, âgés respectivement de 31 et 29 ans. Dès l'année suivante, la famille – qui comptait en outre un garçon, André, né en 1889 – se transportait à Poitiers, où Joseph Plessis venait d'acquérir sur la place d'Armes le café de la Paix, l'un des établissements les plus vastes et les mieux achalandés de la ville. La Paix, à la belle époque, était un endroit élégant où l'on venait volontiers bavarder dans la journée et souper après les spectacles, le théâtre municipal se trouvant tout à côté. On pouvait aussi bien y rencontrer des artistes, comme Brunet, parlant peinture, ou le Père de La Croix exposant l'intérêt de ses dernières trouvailles archéologiques, qu'y entendre, tard dans la nuit, une soprano du théâtre de la Monnaie improvisant un récital d'airs de Massenet ou de Puccini. La petite Hélène n'était certes pas toujours présente pour goûter ces délicieux moments, mais il en était question à la table familiale et Mme Plessis, fort sensible à toutes les manifestations de l'art, en profitait pour développer chez sa fille « le goût des belles choses », comme l'on disait alors.

1 Françoise HEILBRUN, Un antidote au formalisme, *Photographies*, n° 1, printemps 1983, p. 26.

Hélène Plessis-Vieillard avait environ quatorze ou quinze ans lorsqu'elle découvrit la photographie chez un voisin, M. BEAU, propriétaire de l'hôtel du Plat d'étain, qui pratiquait en amateur le portrait. La jeune fille était littéralement fascinée lorsqu'elle le voyait manipuler ses plaques et ses cuves, et elle brûlait d'envie d'en faire autant. Un beau samedi, alors qu'elle attendait sa voiture pour retourner chez elle, après être venue, comme chaque semaine, déjeuner chez ses enfants, sa grand-mère paternelle aperçut le dit voisin avec son équipement et se plaignit que parmi ses cinq petits enfants, pas un ne sache faire de la photographie. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, sa petite fille lui révélait son secret et ardent désir de pratiquer cet art, et toutes deux se retrouvaient dans le magasin Raymond, rue Magenta, pour y acheter un Kodak Brownie à 6,50 francs. Celui-ci n'eut guère le temps de servir car, le lendemain, à la sortie de la messe, Joseph Plessis offrait à sa fille un Kodak 6 x 9 à viseur ainsi que tout le matériel nécessaire au développement. Hélène Plessis-Vieillard se souvient de la scène comme si elle datait d'hier : Madame Raymond lui vendit pour 1,50 francs de révélateur, de l'hyposulfite à 10 centimes le litre, du papier au citrate à 12 sous le paquet, du bain, et le tout fut soigneusement rangé dans une boîte à chaussures.

Que peut bien photographier une jeune fille de quinze à vingt ans dans les années précédant la guerre de 1914-1918 lorsqu'elle habite Poitiers ? D'abord, suivant les traces de son voisin, elle s'exerce au portrait et fait poser ses parents, son frère, le personnel de la Paix, se risque même – avec beaucoup de bonheur – à l'autoportrait. Elle fixe également sur ses plaques son paysage quotidien : la terrasse du café, l'hôtel de ville tel qu'elle le voit des fenêtres de l'appartement familial. Surtout, pendant ses séjours dans les propriétés de ses parents – Les Grands-Ormeaux à Mignaloux-Beauvoir ou les Brousses à Lhommaizé –, elle accumule des souvenirs de ces jours heureux où l'on prenait le temps de vivre. De cette époque nous sont – miraculeusement, nous y reviendrons – parvenues des scènes de repas, de jeux de croquet, de promenades, de chasse, évoquant avec fidélité et intensité ces heures douces passées à la campagne en compagnie de cousins, d'amis, de voisins, dans la chaude quiétude de l'été, et, en outre, admirablement composés. Car la débutante a du talent. Sans l'avoir appris de personne, elle découvre par elle-même les vertus du premier plan, de la profondeur de champ, de l'instantané.

« Notre bonheur, disait Jules Renard, n'est que le silence du malheur ». Pour Hélène Plessis-Vieillard, ce dernier commença à se faire entendre au début des années 20. Les affaires paternelles périclitant, il lui fallut envisager l'exercice d'une profession. Pour elle, point de dilemme : elle serait photographe, n'en déplaise à sa mère. Des amis lui suggérèrent d'entrer en contact avec Mme Desointre, la fille du photographe Jules Robuchon, qui gérait alors les fonds de clichés de son père et pratiquait elle-même la prise de vues. Non seulement celle-ci lui prodigua des conseils – lui faisant par exemple acquérir le Compur-Berthiot 10 x 15 qui, avec un Lacour-Berthiot 13 x 18, lui servira tout le reste de sa carrière – mais elle l'invita à la seconder dans son travail. Ainsi Hélène Plessis-Vieillard fera-t-elle ses premiers pas dans le métier au moment même où son père devait se résoudre à vendre la Paix (1921), peu de temps avant de décéder (1924).

Tantôt en compagnie de Mme Desointre, tantôt seule, elle passa des journées entières à capter avec application les formes et l'atmosphère des édifices religieux ou civils de Poitiers, et ce, avec un talent qui ne tarda pas à attirer l'attention des érudits locaux, celle d'Emile Ginot, conservateur de la bibliothèque municipale, tout comme celle de Jean Tourneur-Aumont, professeur à la faculté des lettres. Mme Desointre cessant son activité, son auxiliaire, devenue entre temps son amie, hérita en quelque sorte de sa clientèle. Bientôt arrivèrent des commandes de ce qui s'appelait encore l'administration des beaux-arts : Hélène Plessis-Vieillard exécuta alors de superbes vues tant de la salle des pas perdus du palais des ducs à la demande de Jules Négrier, architecte des monuments historiques, que du sanctuaire de Sanxay, à l'invitation de Jules Formigé, architecte en chef des monuments historiques. Par ailleurs, elle se verra confier après la guerre par M. Marc Sandoz et ses successeurs maintes séries de prises de vues dans les collections du musée municipal.

Son plaisir de photographier ne s'émuait pas pour autant et – parfois pour rendre service, bien souvent pour sa seule satisfaction – elle réalisa nombre de petits reportages sur la vie locale qui nous valent de précieuses séries de clichés sur le transfert de la chapelle du collège de la Grand'Maison à La Chauvinerie, le quartier de la gare après les bombardements de juin 1944, la visite du général de Gaulle, les fêtes en l'honneur du père Grignon de Montfort ou de sainte Radegonde, le mariage de quelque intime.

Avec l'âge, l'activité de l'artiste se ralentit quelque peu, certes ; mais il fallut un stupide accident, en 1978, pour qu'elle cessât vraiment. De retour chez elle après quatre mois d'hôpital, Hélène Plessis-Vieillard s'habitua à vivre seule, au milieu des souvenirs qu'elle ne pouvait plus guère partager avec grand nombre. Le moment vint même où elle songea à se débarrasser de toutes les plaques qui encombraient son appartement : elle s'arma un jour d'un marteau pour en commencer la destruction, mais ne put, Dieu merci, mettre son projet à exécution. Le hasard lui fit rencontrer un jeune photographe, Éric Dessert, avec qui elle prit plaisir à reparler métier. Lui la convainquit peu à peu de l'intérêt de tous ces clichés qu'elle avait amassés pendant plus de soixante-dix ans et de la nécessité de les déposer en un lieu où ils seraient conservés. C'est à cet heureux concours de circonstances que nous devons d'avoir recueilli à la Conservation régionale de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France plus d'un millier de négatifs, plaques ou films, qui sont venus rejoindre dans nos collections les fonds Joseph Salvini et François Eygun.

Dois-je faire l'aveu que si ma satisfaction est grande d'avoir ainsi vu s'enrichir la photothèque de notre service de documents de qualité exceptionnelle concernant de très célèbres édifices de la région, j'ai en outre – surtout ? – pris un très vif plaisir à manipuler ces étonnantes tranches de vie que sont certains clichés si puissamment évocateurs d'Hélène Plessis-Vieillard. Car moi aussi, comme bien d'autres, « toujours, la photographie m'étonne, d'un étonnement qui dure et se renouvelle, inépuisablement². Lorsque, en regardant certaines scènes, j'ai entendu le claquement des boules de croquet, l'aboiement des chiens, le vacarme du train qui passe, j'ai senti l'odeur enivrante des carafes ou l'encens des repositoires, j'ai été envahi par le calme des berges de la rivière ou par la détresse des réfugiés, je me suis souvenu de ces réflexions, si banales, mais si vraies, de Roland Barthes : « la photographie se remémore pas le passé (rien de proustien dans une photo)³. L'effet qu'elle produit sur moi n'est pas de restituer ce qui est aboli (par le temps, la distance), mais d'attester que cela que je vois a bien été... Ce que je vois, ce n'est pas un souvenir, une imagination, une reconstitution... mais le réel à l'état passé : à la fois le passé et le réel⁴.

Les photographies d'Hélène Plessis-Vieillard ont, intrinsèquement, une autre qualité, celle de montrer avec un certain naturel, avec une certaine évidence, ce qui devait être montré. Ses intérieurs d'église sont emplis d'une atmosphère si vraie, ses personnages tiennent une pose si juste, ses scènes de rue ont un tel caractère d'authenticité qu'ils semblent chargés d'une signification incontestable, immédiate, qui évoque cette autre observation de Roland Barthes : « La photo, c'est comme le mot : une forme qui veut tout de suite dire quelque chose⁵ ». Cette réussite dans la prise de vues, Hélène Plessis-Vieillard ne peut l'expliquer ; avec modestie, elle répond, quand on l'interroge à ce sujet : « Je me suis efforcée de fixer le visible, le palpable, de faire coïncider les lignes, la lumière, l'esprit, la foi ».

2 Roland BARTHES, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Cahiers du cinéma, Gallimard, Seuil, 1980, p.229.

3 D'autant que ne n'ai connu ni les personnages de ces clichés, ni le cadre dans lequel ils ont été photographiés.

4 Roland BARTHES, *op. cit.*, p. 129-130.

5 Catalogue *Roland Barthes : le texte et l'image*, Paris, Musées de la Ville de Paris, 1986, p.74.

De fait, il semble qu'elle n'ait vécu que pour capter autour d'elle l'harmonie, soit en écoutant la musique – sa seconde passion –, soit en pratiquant la photographie, pour notre plus grand bonheur. Aussi ne suis-je pas loin de penser qu'elle souscrirait entièrement à ces propos de l'un de ses jeunes confrères à qui l'on demandait : « Pourquoi faites-vous de la photographie ? » et qui répondit : « Photographier, c'est partir à la recherche de l'écho, c'est ramener à soi la petite fleur, le rayon de lumière, le morceau d' « espace-temps », l'intensité de la rencontre. C'est recueillir ces mille fragments du monde qui, fugacement, entrent brutalement en conversation avec nous... C'est posséder ce don étrange qui permet de saisir et découper dans le temps et l'espace les moments privilégiés où les choses et les êtres s'organisent en ballet visuel et vous y invitent à participer⁶».

Assurément, Hélène Plessis-Vieillard l'a toujours possédé *ce don étrange*.

> **Région Poitou-Charentes**

Service de l'inventaire du patrimoine
15 rue de l'Ancienne Comédie
BP 575, 86021 Poitiers Cedex
Tél. : 05 49 36 30 05
s.inventaire@cr-poitou-charentes.fr
www.inventaire.poitou-charentes.fr



Recenser, étudier et faire connaître les éléments du patrimoine qui présentent un intérêt culturel, historique ou scientifique.

www.inventaire.poitou-charentes.fr